

# Bernard de Menthon : (fondateur des hospices du St-Bernard) : [3ème partie]

Autor(en): **F.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 41

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178186>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avenue de boue liquide, lorsqu'elle vit un ouvrier passer : « Hé, l'ami ! voulez-vous me porter de l'autre côté ? » L'ouvrier, qui était un bon lulu, la prend dans ses bras, et arrivé au milieu de la rue, il s'écrie : « Embrassons *papa*, ou je lâche tout ! » Et la demoiselle embrassa *papa*.

### Bernard de Menthon.

(fondateur des hospices du St-Bernard).

#### III.

C'est en vain qu'on s'efforçait de calmer cet homme irrité ; il repoussa le comte Richard qui s'approchait de lui pour lui faire ses excuses, sans oser faire le moindre essai de disculper son fils ; il n'accepta pas même l'offre du père d'associer le ressentiment des parents à l'injure qu'il venait de subir. Sourd à toutes les protestations d'amitié et à toutes les réparations d'honneur par lesquelles on cherchait à l'apaiser, le comte de Miolans se tourna vers sa fille et lui dit d'un ton farouche. « Partons d'ici ! Quittons ce château de malédiction, et retournons à notre manoir pour aviser aux démarches qu'il nous reste à faire afin de préserver notre écusson de cette flétrissure sanglante. » — En disant ces mots et sans daigner prendre congé de ses hôtes, il présenta sa main à la comtesse Marguerite, qui s'arracha en pleurant des bras de la comtesse de Menthon. Bientôt après on entendit le galop des chevaux qui emportaient rapidement le comte de Miolans, sa fille, et la suite brillante des chevaliers qui les avaient accompagnés au château de Menthon.

Oh ! si le jeune Bernard avait su de quelle manière généreuse et tout-à-fait digne d'une grande âme la belle Marguerite se vengea de l'offense dont il s'était rendu coupable envers elle en se soustrayant par la fuite à la tendre union de deux nobles cœurs qui s'aimaient déjà et qui sans doute se seraient rendus réciproquement heureux, il aurait eu plus de difficulté à renoncer à ses plus tendres affections et à tout ce qu'il y a de plus attrayant au monde. Rentrée au château paternel, elle se garda bien de montrer à son père des larmes de regret qui auraient pu augmenter encore sa colère et sa soif de vengeance ; elle comprima son cœur blessé mortellement et ne chercha d'autre consolation que celle de faire complète abnégation de soi-même, d'oublier ses propres injures, et de détourner de la tête de Bernard et de celle de ses parents les effets d'une inimitié qui aurait pu devenir funeste à des personnes qu'elle ne pouvait cesser d'aimer de tout son cœur et dont l'existence et le repos lui étaient sacrés. Par ses prières et ses caresses, elle réussit enfin à calmer son père irrité et à éteindre dans son cœur la flamme dévorante de l'amour-propre froissé et de la fierté humiliée ; et quand elle l'eut ramené à des sentiments plus doux et même à une réconciliation sincère avec ses anciens amis, elle obtint par ses supplications la permission de se retirer dans un couvent de religieuses dont l'abbesse était sa proche parente. Nous la verrons à la fin de notre récit accomplir le plus saint des devoirs d'une chrétienne, celui de soulager les malades et de faire auprès de leur lit l'office d'un ange tutélaire.

Et Bernard fugitif?... Retenus par les événements que nous venons de raconter, nous avons dû l'abandonner à son sort et à la garde de Dieu. Cherchons maintenant à le rattraper, et plaçons-nous à ses côtés au moment où il atteint le terme de son voyage. Son habit de pèlerin, qui ne pouvait cacher entièrement sa noble origine, son air candide et innocent, l'enthousiasme qui brillait dans ses regards, ses paroles empreintes d'une pieuse éloquence lui ouvraient toutes les portes et tous les cœurs auxquels il s'adressait pour demander l'hospitalité que la charité accorde avec plaisir au pauvre pèlerin. On se disait bien, que ce jeune homme n'était sans doute pas accoutumé à demander l'aumône et que c'était probablement une expiation qu'il s'était imposée lui-même. Quant à son nom, il n'avait pas besoin de le cacher ; jamais on ne poussa la curiosité à le lui demander ; on

respecta ses secrets et le saint habit dont il était revêtu. D'ailleurs l'hospitalité de ces temps-là avait encore conservé tout son caractère antique : on se contentait de lui donner le morceau de pain et la botte de paille ou de foin dont il avait besoin pour se nourrir et pour coucher.

La distance qui sépare le château de Menthon de la ville d'Aoste n'est pas très-grande, et peu de jours lui suffirent pour la parcourir. Le soir du quatrième jour, au moment où sonnaient les vêpres, il entra dans l'antique cité d'Aoste, *Augusta praetoria* des Romains. A cette époque, c'était une ville beaucoup plus florissante et plus peuplée qu'actuellement. Elle est située sur les rives de la *Doire Baltée*, rivière qui prend sa source au pied du Petit St-Bernard, arrose Aoste et tombe dans le Pô, entre Crescombina et Brusarco, après un parcours d'une quarantaine de lieues. Siège d'un évêché et possédant une riche abbaye de chanoines de l'ordre de St-Augustin, elle était alors beaucoup plus importante qu'Ivrée dont on a fait la capitale d'un département du premier Empire français.

Le jeune Bernard, guidé par le son des cloches, se dirigea aussitôt vers l'église, pour y faire sa prière et pour remercier Dieu de l'avoir conduit heureusement au terme de son pèlerinage. Au moment où il allait se lever pour se retirer, il vit entrer un vieux prêtre vénérable, conduit à l'église par une inspiration divine. Une voix intérieure disait à Bernard : Voici l'homme que je t'ai montré en songe, confie-toi à sa direction et suis ses conseils. » En effet, c'était l'archidiacre Pierre, de la Vallée d'Isère, qu'un songe avait averti de l'arrivée du noble réfugié. Peu de paroles suffirent pour rapprocher deux hommes destinés par le ciel à vivre ensemble et avoir des relations intimes de père à fils. « Venez, lui dit le vénérable vieillard d'un ton faible, Dieu vous amène, vous n'avez pas besoin d'autre recommandation, votre figure me dit que vous êtes l'homme que je cherche. »

Bernard accompagna l'archidiacre à sa demeure et lui indiqua son origine, sa famille, les motifs de sa fuite, son voyage et son désir d'être admis comme novice dans l'ordre de St-Augustin. « C'est une grande résolution que vous avez prise, lui dit l'austère vieillard ; mais avez-vous aussi bien réfléchi à la grave démarche que vous allez faire ? Ne vous en coûte-t-il rien de renoncer à tous les biens terrestres et à toutes les jouissances du monde pour choisir la solitude d'une vie pleine d'amertume et d'abnégation ? » O mon père, répondit Bernard, Christ lui-même, notre maître et Seigneur, n'a-t-il pas quitté le royaume des cieux pour se faire le messager des pauvres et des malheureux, pour leur porter les paroles consolatrices de son évangile, et pour partager avec eux leur pain trempé de sueur et de larmes. Et Saint-Augustin dont je désire suivre l'exemple, n'a-t-il pas distribué tous ses biens aux pauvres pour se consacrer au jeûne et à la prière ? — « Il faut avoir une force morale extraordinaire, une énergie d'âme qu'on ne trouve que très-rarement, continua l'archidiacre, pour quitter un sentier parsemé de fleurs, qui flattent l'œil et le cœur, et pour choisir en revanche un chemin couvert d'épines et conduisant à travers une affreuse solitude. En dirigeant vos pas vers notre vallée retirée, n'avez-vous pas laissé dans les montagnes de votre belle patrie des objets de vos affections les plus chères ? Etes-vous bien sûr de n'y être pas ramené continuellement par les regrets les plus amers ? L'amour de cette terre n'a rien de reprehensible aussi longtemps qu'il n'est pas entravé par des engagements pris avec le ciel ; mais il se change en crime aussitôt que les serments solennels sont prononcés. »

(La suite au prochain numéro.)

F. N.

La réunion des cadets approche ; les listes de souscription pour les logements des cadets de Moudon et de Payerne se couvrent de signatures. Tout nous fait espérer un plein succès pour cette première fête de notre jeunesse militaire.

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.